

Georges Démariaux

*Mémoires d'un enfant de chœur*

de l'église Saint-Pierre de Montbrison (1939-1945)

*Cahier de Village de Forez*

Montbrison

2004

*En souvenir  
du Père Jean-Marie Durand  
curé de Saint-Pierre de Montbrison  
de 1940 à 1954*

## Remerciements

Mes remerciements vont particulièrement à :

- Joseph Barou, pour la composition, la mise en page de ce travail ainsi que les nombreuses précisions qu'il a apportées,
- Pierre Drevet qui a fourni des illustrations,
- Alain Prioux pour le prêt de la photo de son arrière-grand-père conduisant un corbillard hippomobile vers 1920,
- Marius Soleillant qui m'a communiqué les mémoires du père Meynard, curé de Roche et Lérigneux,
- Martial Vernet, responsable des enfants de chœur de Sainte-Claire-en-Forez,  
et aux
- Responsables du Centre Social de Montbrison et tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, m'ont aidé à réaliser cette recherche.

*Photo de couverture* : Stalles dans le chœur de l'église Saint-Pierre avant sa rénovation (cliché Pierre Drevet)

# Mémoires d'un enfant de chœur

## de l'église Saint-Pierre de Montbrison (1939-1945)

Un jour, à la fin d'un cours de catéchisme le père Jean-Marie Durand, curé de la paroisse, m'a demandé si je voulais faire partie du groupe des enfants de chœur. Je lui ai répondu par l'affirmative tout en lui précisant que je devais obtenir l'accord de mes parents ; j'avais environ huit, neuf ans.

Arrivé à la maison, j'ai immédiatement annoncé la proposition qui m'avait été faite, et de suite j'ai obtenu l'accord demandé. Par la suite j'ai prévenu le père Durand qui a été ravi.

### Apprentissage

Un certain dimanche, je me suis présenté longtemps avant la grand-messe de dix heures à "la sacristie des enfants de chœur", à droite du chœur, à la sœur Antonine de la congrégation des Sœurs de Marie-Joseph résidant sur la butte du Calvaire. Elle était responsable des vêtements liturgiques des enfants.



**Religieuses de la Providence du Calvaire**

(au centre la mère supérieure, à droite sœur Antonine, responsable des enfants de chœur de Saint-Pierre)

Après essayage, elle me trouva deux soutanes, une rouge et une noire, un surplis, un rochet et un camail rouge. Ces deux derniers ornements étaient réservés aux grandes cérémonies. A cette époque nous n'avions pas d'aube.

Une fois habillé, avec les autres, je me suis rendu à "la grande sacristie" (à gauche du chœur) où nous attendait le célébrant. J'ai donc reçu les consignes, c'est-à-dire surtout "faire comme les autres" pour cette première fois qui, je le répète, était un dimanche.

En principe, nous étions toujours douze à la grand-messe du dimanche. Les plus petits sortaient les premiers de la grande sacristie. Nous étions en rang par deux suivis des deux acolytes portant chacun un chandelier et du thuriféraire tenant l'encensoir et la navette d'encens. C'est ce dernier qui était le servant. Le célébrant, accompagné du porteur du seau d'eau bénite et revêtu de la chape, fermait cette procession.

La chorale à quatre voix mixtes installée à la tribune, près de l'orgue, entonnait *'Asperges me* et le prêtre muni du goupillon et suivi du porteur de bénitier procédait à la bénédiction de l'assistance. Il descendait la grand-nef jusqu'à la grande porte, remontait côté gauche de l'église, redescendait côté droit et, enfin, remontait par l'allée centrale en bénissant. A deux reprises, il reprenait de l'eau bénite auprès du porteur de bénitier. La chorale était dirigée à cette époque par l'abbé Bossu, un professeur du séminaire, et l'orgue était tenu par Madame Sijallon. S'il n'y avait

plus d'électricité, il fallait pédaler pour actionner les soufflets. Le dernier à avoir dirigé la chorale était Lucien Hazard aujourd'hui décédé. Cette chorale a disparu dans les années 1960 à cause de la réforme liturgique et d'un recrutement insuffisant.



**La chorale de Saint-Pierre de Montbrison (été 1945)**

réunie pour fêter le retour de captivité de l'abbé Bossu (au premier rang à gauche) ;  
derrière lui l'abbé Durand



**La chorale de Saint-Pierre de Montbrison**

Les hommes de la chorale sont photographiés devant le porche de l'église de Lézigneux. Ils avaient chanté la messe à l'occasion de la bénédiction du clocher reconstruit en 1937. On reconnaît à l'arrière, avec la barbe, l'abbé Pierre Moutot, curé de Saint-Pierre de 1933 à 1939 (prédécesseur du curé Durand). Le déplacement de Montbrison à Lézigneux s'était effectué à pied, bien entendu. Ce jour-là, il faisait un très grand vent, j'avais 6 ans et j'ai pleuré une partie de la journée car j'avais peur du vent.

Après la bénédiction, de retour à la sacristie il enlevait la chape et se revêtait de la chasuble. La messe commençait par les prières dites "au bas de l'autel" auxquelles répondait, en latin bien sûr, le servent qui restait à ce moment à genoux. Puis le prêtre montait les marches de

l'autel. Le servait était chargé de changer le missel de côté (à gauche pour l'évangile, à droite pour les autres parties de la messe). A l'offertoire, il devait apporter les burettes contenant le vin et l'eau. Puis, muni d'un linge blanc, le "manipule", sur l'avant-bras, il versait un peu d'eau sur les doigts du célébrant. C'était le rituel du *lavabo*.



L'encensoir

Précédant l'offertoire et le sermon, il y avait l'évangile qui était chanté. Après avoir installé le missel, le servait apportait au célébrant l'encensoir. Le prêtre encensait l'autel puis le servait encensait à son tour pendant la lecture de l'évangile au milieu du chœur et de gauche à droite. Puis s'il se trouvait des prêtres dans les stalles, il encensait trois fois devant chacun d'eux. Les acolytes avec leurs chandeliers se tenaient près de l'autel du côté du missel (à gauche).

Si le sermon était fait par le célébrant, celui-ci enlevait la chasuble et le manipule et les déposait sur l'autel avant de "monter en chaire". Il n'y avait pas de micros à cette époque et, pourtant, on entendait **très bien**.



Burette.

Au moment de la consécration, qu'on appelait l'élévation, le servait à genoux sur la plus haute marche de l'autel, à droite du célébrant, agitait de la main droite la sonnette composée de quatre petites clochettes réunies. Pour bien marquer la solennité du moment il effectuait un roulement puis trois coups lors de la présentation de l'hostie aux fidèles. Il faisait de même lors de l'élévation du calice.

De la main gauche l'enfant de chœur tenait soulevée la chasuble du prêtre au moment des genuflexions afin d'éviter de froisser ce vêtement liturgique. Toujours au moment de la consécration chaque acolyte portait une "souche". La souche formée de quatre cierges factices en bois qui sont accolés porte en son centre un petit cierge allumé. Ce type de luminaire n'était utilisé que pour cette partie de la messe.

\*  
\* \*

Après plusieurs semaines d'observation et après avoir appris par cœur les répons en latin grâce à l'aide de mon père, ancien enfant de chœur à la collégiale Notre-Dame vers 1904-1910 et élève à l'école cléricale, j'étais capable à mon tour d'assurer ce service.

Appartenant au diocèse de Lyon, il y avait quelques différences dans la liturgie avec le rit romain utilisé généralement en France. Lyon, *le premier siège des Gaules*, avait une liturgie particulière datant de l'époque carolingienne (8<sup>e</sup>-9<sup>e</sup> siècle)<sup>1</sup>. Nos missel s'intitulaient : *Heures à l'usage du diocèse de Lyon* ou *Missel vespéral lyonnais*<sup>2</sup>.

Il faut bien savoir que chaque matin, toutes les semaines, l'un d'entre nous était présent à la messe de sept heures. S'il nous arrivait de manquer un jour, nous étions victimes des moqueries des autres du style : "fainéant etc." On disait que nous étions "de semaine". La messe se terminait par la récitation de trois "Je vous salue, Marie", demandés par Léon XIII et Pie XI pour la conversion de la Russie suivis du *Salve Regina* en français et d'une demande d'aide à saint Michel archange.

<sup>1</sup> C'était Leidrade, un envoyé de Charlemagne qui avait adapté pour Lyon le rit romain tout en conservant une partie des antiques usages lyonnais.

<sup>2</sup> Le diocèse de Saint-Etienne a été érigé par décret pontifical le 26 décembre 1970, en la fête de saint Etienne avec comme premier évêque Paul-Marie Rousset. Le diocèse comprend deux arrondissements du département de la Loire : Saint-Etienne et Montbrison. L'arrondissement de Roanne restant rattaché à Lyon.

Après avoir assuré le service de la semaine, on accompagnait le prêtre pour la messe à la prison toute proche, à neuf heures. Le dimanche matin était bien occupé car nous assistions très souvent à quatre messes :

- 7 heures, messe basse de communion,
- 8 heures, messe réservée aux enfants,
- 9 heures, messe à la prison,
- 10 heures, grand-messe chantée, sans communion.

C'était mon cas car j'habitais près de l'église.

Tous les jeudis il y avait aussi, à 8 heures, la messe de tous les enfants du catéchisme, les filles placées à gauche et les garçons placés à droite. De plus, pour les grandes fêtes, il y avait les vêpres vers 15 heures.

Lorsque nous étions de semaine et si le sacristain, Monsieur Poher, dit "le diable", était absent nous procédions à l'éclairage des 6 candélabres situés au-dessus de l'autel, ceci à l'aide d'une mèche appelée queue de rat fixée sur un long manche sur lequel était aussi fixé l'éteignoir.

Nous rangions aussi le missel et mettions une nappe pour recouvrir l'autel à l'issue de la messe.

### Les vêtements liturgiques du prêtre

L'**amict** : pièce de tissu blanc (béni) qui était posée sur les épaules et le haut du dos du prêtre et maintenue par deux liens de tissu. Le prêtre l'embrassait avant de s'en revêtir.

L'**aube** : vêtement en tissu blanc toujours utilisé.

L'**étole** était portée croisée sur le devant et maintenue ainsi par un cordon.

Le **manipule** : type d'étole très courte épinglée sur le bras gauche.

La **chasuble** : vêtement ample et sans manche.

La **chape** : genre de grande pèlerine très ouvragée utilisée pour l'aspersion des fidèles à la grand-messe du dimanche et aussi pour la bénédiction du Très Saint Sacrement lors des saluts (mois de Marie en mai, du Sacré-Cœur en juin, du Rosaire en octobre...).

Le **voile huméral** : grande pièce de tissu étroite et ouvragée que l'enfant de chœur déposait sur la chape que portait le prêtre. Celui-ci s'en enveloppait les mains pour prendre l'ostensoir et bénir l'assistance en traçant un signe de croix.

Le **surplis** : vêtement blanc à longues manches utilisé par le prêtre pour l'administration des sacrements (pénitence, extrême-onction...).

La **barrette** : sorte de bonnet à 3 ou 4 faces carrées, surmonté d'un pompon et pliable.



Barrette

## Couleurs liturgiques

**Vert** : dimanche ordinaire,

**Blanc** : fêtes du Christ et de la Vierge,

**Rouge** : fête du Saint-Esprit et des martyrs,

**Violet** : temps de l'avent, temps de carême,

**Noir** : messes et offices des défunts.



Camail



Chasuble



Etole

(Dessins extraits du *Larousse pour tous*, édition de 1909)

## L'église et la paroisse Saint-Pierre <sup>3</sup>

**Les cloches.** L'église Saint-Pierre en possède trois. Quelles que soient les cérémonies (messes, vêpres, saluts, funérailles...) toutes étaient annoncées par des sonneries une demi-heure avant puis un quart d'heure et, une dernière fois, à l'heure prévue<sup>4</sup>.

Tout près de la sacristie arrivait un fil de fer terminé par une poignée. Ce fil était relié à un marteau qui frappait sur la cloche. On voit encore à gauche du chœur, au bas de la voûte, une tige métallique qui servait de guide à ce fil qui passait dans la voûte avant de remonter dans le clocher.

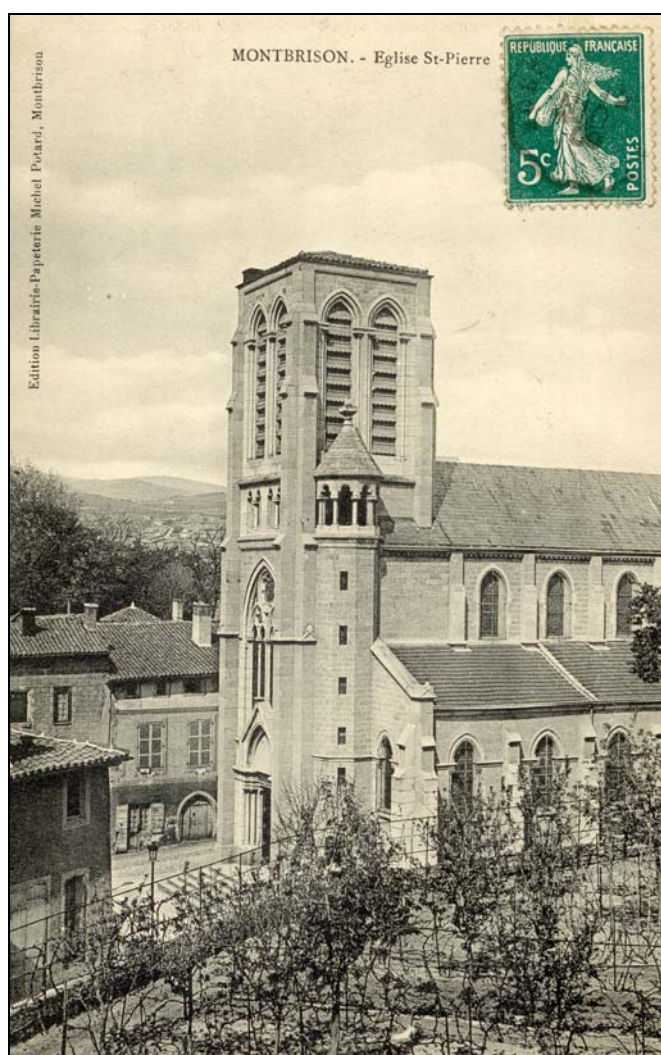
**Le chauffage.** L'église dispose depuis sa construction d'une installation de calorifères qui fonctionne toujours. A cette époque, lorsqu'il y avait du charbon (il était rationné), il nous arrivait

<sup>3</sup> Cf. aussi J. Barou, *Saint-Pierre de Montbrison*, préface de Francisque Ferret, n° spécial de *Village de Forez*, 1991.

<sup>4</sup> Voir aussi Annexe 1 : les sonneries civiles.

d'aller nous chauffer près du foyer sous l'église, en cachette car il y avait pas mal de poussière incompatible avec nos surplis blancs. Aujourd'hui l'installation fonctionne avec du fuel domestique.

**L'éclairage.** Les anciens lustres avaient été déposés car le cuivre intéressait l'occupant et remplacés par des ampoules électriques fixées sur les piliers. La trace des points de fixation y est encore visible. Cependant comme la défense passive exigeait que les lumières ne soient pas visibles de la rue, ces ampoules avaient été peintes en bleu. Il en était de même pour l'éclairage public dans les rues. Les pannes étaient fréquentes et souvent longues. Les officiants s'éclairaient alors avec des cierges pour les textes. Pour l'orgue il fallait aller pédaler.



**L'église Saint-Pierre vue du jardin de l'école Saint-Aubrin**  
(collection Pierre Drevet)

**Le territoire de la paroisse.** J'ai essayé de retrouver les limites de la paroisse Saint-Pierre. En sortant de l'église par le grand portail :

- La rue des Arches jusqu'au boulevard de la Préfecture (côté droit) ;
- Boulevard de la Préfecture (côté droit) jusqu'au carrefour avec la route de Châtelneuf ;
- Route de Châtelneuf jusqu'à la rue de Curtieux (côté droit) ;
- Les quartiers de Montaud, Maupas, Martel, Vaure, Survaure et de la Madeleine jusqu'aux limites avec les communes de Champdieu et Savigneux ;



- Le boulevard Duguet (des deux côtés) jusqu'à l'impasse des Remparts limitrophe avec Savigneux ;
- La rue Martin-Bernard jusqu'à la rue Pasteur (à gauche et sur quelques mètres) ;
- La rue du Bout du monde, côté collège Victor-de-Laprade.

Ce découpage nous paraît aujourd'hui aberrant quand on sait que les maisons situées à l'angle de la rue des Arches et de la rue Martin-Bernard (soit à 60 m de l'église) appartenaient à la paroisse Notre-Dame. A l'inverse, le hameau des Colombons, à 4 km de l'église et de surcroît sur le territoire de Savigneux, dépendait de Saint-Pierre.

## *L'année liturgique*

### **Les Quatre temps**

Au début de chacune des saisons les quatre temps étaient annoncés en chaire. Il s'agissait de jours (mercredi, vendredi, samedi) où le jeûne de purification était recommandé. Pour l'année 2004, les Quatre temps tombent :

2, 5 et 6 mars ;  
2, 4 et 5 juin ;  
22, 24, 25 septembre ;  
15, 17 et 18 décembre.

Aujourd'hui certains calendriers de la poste portent encore discrètement cette mention "QT" (Quatre temps).

Encore actuellement des gens d'un certain âge, jardiniers et cultivateurs, remarquent le temps qu'il fait ces jours-là et disent par exemple :

Si le 2 mars il a fait beau, le mois d'avril sera beau.

Si le 5 mars il a fait froid, le mois de mai sera froid (risques de gelées) jusqu'au 25, *Saint-Urbain qui gèle pain et vin*.

Si le 6 mars il pleut, le mois de juin sera humide.

### **Avent, Noël, Premier janvier**

Le premier dimanche de l'avent, on chantait le *Veni Creator*. Le 24 décembre c'était la messe de minuit suivie de deux autres messes basses (la première appelée de l'*Aurore* et la deuxième du *Jour*). Il fallait bien compter deux heures de cérémonie. Puis le matin de Noël, comme chaque dimanche, il y avait les messes de 8, 9 et 10 heures. Ce jour-là les riches ornements étaient utilisés et les enfants de chœur portaient le rochet et le camail sur la soutane rouge. L'après-midi, vers 15 heures, il y avait vêpres solennelles. Les réveillons, en revanche, étaient pratiquement inconnus, c'était la période de la guerre de 1939-1945.

Le 1<sup>er</sup> janvier, à 7 heures, l'assistance était nombreuse pour une grand-messe chantée avec *Veni Creator*.

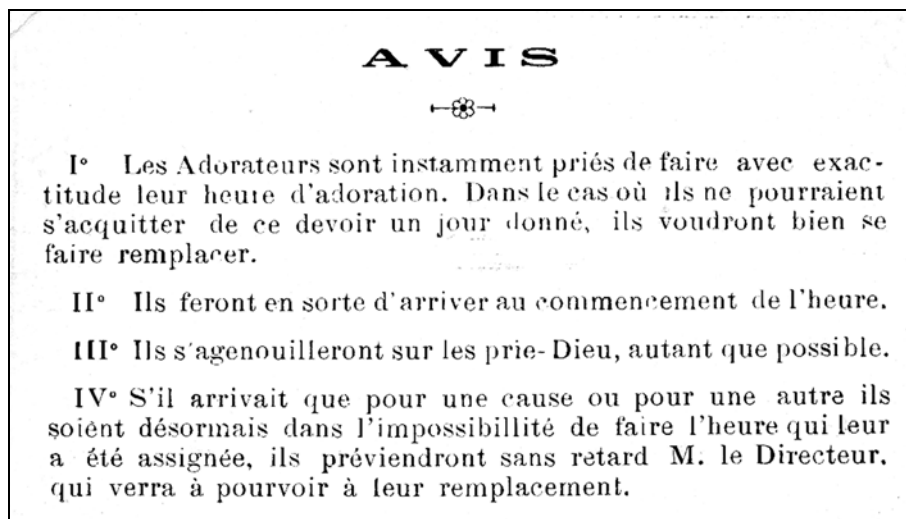
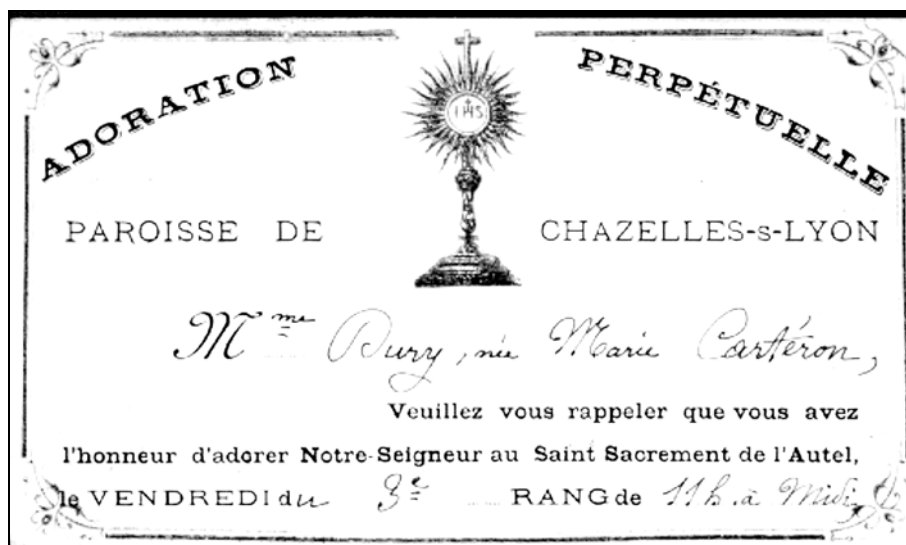
### **La Saint-Vincent**

Le dimanche de janvier le plus proche de la fête de saint Vincent, patron des vigneron, les membres de la confrérie mettaient la statue du saint en évidence dans le chœur et procédaient au moment de l'offertoire à la distribution à l'ensemble de l'assistance d'une parcelle de brioche préalablement bénite par l'officiant. Nous avons droit à une nouvelle distribution à la sacristie à

l'issue de la messe. Cette tradition perdure de nos jours<sup>5</sup>. Le lendemain, à 8 heures, les confrères se retrouvaient pour assister à un office à la mémoire des membres défunts.

### **Le 2 février**

Le 2 février était pour la paroisse, en plus de la fête de la Purification de la Vierge (Chandeleur), celle de l'adoration perpétuelle du Saint Sacrement. Dans le diocèse de Lyon auquel nous appartenions à cette époque, il y avait chaque jour de l'année une paroisse désignée pour assurer cette adoration perpétuelle. Elle était marquée le matin par une messe à 7 heures avec exposition du Très Saint Sacrement et, en fin de journée, par le Salut avec bénédiction, prière et angélus du soir. Tout le jour des fidèles se relayaient à l'église.



**Carte pour l'organisation de l'Adoration perpétuelle**  
(paroisse de Chazelles-sur-Lyon)

### **Carême**

Jusqu'à Pâques, sauf pour le dimanche des Rameaux et le Jeudi saint nous portons la soutane noire.

<sup>5</sup> Les confréries de Saint-Vincent (pour les vignerons) et de Saint-Fiacre (pour les jardiniers) ont fusionné depuis quelques années. La messe de la Saint-Vincent a encore été célébrée en janvier 2004 à Saint-Pierre.

Chaque vendredi de carême, vers 18 heures se déroulait le chemin de croix. Quatre enfants de chœur, au moins, étaient nécessaires : un porte-croix, deux porteurs de chandelier, un porteur du prie-Dieu sur lequel s'agenouillait le prêtre devant chacun des tableaux des quatorze stations accrochés aux murs de l'église. Nous faisons le tour du sanctuaire en chantant le *Stabat mater* et le cantique *Suivons Jésus sur le Calvaire* avec des méditations devant chacune des 14 stations. Cela durait une heure.

### *Le cycle de Pâques*

Le dimanche dit de la *Passion* (le deuxième avant Pâques) était plus spécialement réservé à la Pâque des enfants qui s'y étaient préparés au catéchisme les jours précédents.

La semaine qui précédait le dimanche des Rameaux était plus spécialement consacrée à la préparation des dames et jeunes filles. En effet le jour des *Rameaux* était celui où elles "faisaient leurs Pâques". Tous les soirs vers 20 heures, elles étaient invitées à un Salut suivi d'une "instruction". Il y avait bénédiction du très Saint Sacrement et prière du soir. Nous étions bien entendu présents.

Le dimanche des Rameaux, avant la grand-messe, une procession amenait les fidèles au pied des croix du Calvaire où se déroulait la bénédiction des rameaux de buis. Le cortège suivait la rue Saint-Pierre, celle du Palais-de-justice, du Calvaire, des Prisons (aujourd'hui des Visitandines), du Puy-du-Rozeil, Puy-de-la-Bâtie, encore la rue Saint-Pierre avant le retour à l'église pour la messe de 10 heures. Pendant tout le parcours, chants de cantiques alternaient avec la Litanie des Saints. Deux d'entre nous portaient une grande corbeille d'osier remplie de rameaux de buis qui étaient distribués aux assistants qui n'en avaient pas. Le surplus était ensuite brûlé dans le jardin de la cure. Les cendres conservées servaient l'année suivante pour la célébration d'entrée en carême, le mercredi *des Cendres*. Le prêtre traçait une croix sur le front des fidèles avec ces cendres en disant en latin : *Souviens-toi que tu es poussière et que tu retourneras en poussière*.

Nous étions toujours en vacances scolaires pendant la Semaine sainte. Les lundi, mardi et mercredi avait lieu la préparation à la fête de Pâques pour les hommes et jeunes gens. Le soir, à 20 heures, c'étaient les mêmes cérémonies que la semaine précédente pour les femmes.

**Le Mercredi des cendres** à la messe de 7 heures, avait lieu la bénédiction des cendres qui étaient imposées sur le front des participants.

**Le Jeudi Saint**, la grand-messe à 7 heures était suivie de l'exposition du Saint Sacrement au reposoir. Nous portions la soutane rouge avec rochet et camail. Au chant du *Gloria* on faisait sonner les cloches qui restaient muettes jusqu'à l'office du samedi matin. On disait aux enfants qu'elles s'étaient envolées à Rome pour se faire bénir par le pape. A 15 heures se déroulait la bénédiction des enfants, nous y portions la même tenue. Enfin, à 20 heures, il y avait instruction pour tous et bénédiction du Saint Sacrement. Nous y assistions encore habillés de même.

#### **Le Vendredi Saint.**

Ce jour-là, en soutane noire et surplis blanc, nous participions à l'office des présanctifiés (et non la messe) comprenant la lecture de la Passion selon Saint-Jean suivie des "grandes oraisons". Elles étaient composées d'une dizaine d'intentions entre lesquelles le célébrant chantait : *Flectamus genua* puis *levate* (*Mettons-nous à genoux* et *levons-nous*). Ces répétitions déclenchaient inmanquablement des crises de fou rire. Il y avait ensuite l'adoration de la croix comme cela se fait de nos jours. A 15 heures c'était le chemin de la Croix et à 20 heures une instruction sur la Passion et la prière du soir.

#### **Le Samedi Saint.**

Près du porche, à 6 h ½, commence l'office avec bénédiction du feu puis du cierge pascal. Le célébrant incruste dans ledit cierge cinq grains d'encens, préalablement présentés au feu du cierge à 3 branches, symbole des cinq plaies du Christ. Ces grains sont disposés en forme de

croix. C'est ensuite, après plusieurs lectures, la bénédiction de l'eau puis nous remontons au chœur, porteurs du cierge pascal allumé tandis que le prêtre bénit l'assistance avec la nouvelle eau. La cérémonie se termine comme une messe classique, et les cloches "de retour de Rome" sonnent à la volée au chant du Gloria. L'assistance va ensuite puiser dans le récipient un peu d'eau bénite pour en avoir à la maison.

Les prêtres passent ensuite une dure journée au confessionnal. Ce jour, le samedi, était jour de marché et foire de Pâques à Montbrison. Les pénitents venaient de la campagne avec leurs corbeilles et paniers qu'ils déposaient au fond de l'église. C'est la raison pour laquelle nous appelions ce jour : la confession des paniers !

**Le jour de Pâques**, nous revêtions, bien sûr, la tenue des grandes fêtes. A 7 heures c'était la messe de communion des hommes, ensuite reprenait l'horaire habituel du dimanche. Il y avait vêpres l'après-midi.

\*  
\* \*

### ***Mois de Marie, en mai***

Pour le mois de Marie, tous les soirs, vers 18 heures, il y avait la récitation du chapelet, le salut avec bénédiction du Saint Sacrement, la prière du soir, l'angélus, cantiques et litanies de la Vierge. Les chants étaient assurés par quelques personnes autour de l'harmonium installé derrière l'autel.

### ***Invention de la Sainte Croix***

Le 3 mai, jour de l'invention de la Sainte Croix, à la messe de 7 heures, le curé bénissait les petites croix de bois apportées par les assistants et destinées à être installées dans les champs ou clouées sur les portes des loges<sup>6</sup>. N'oublions pas que la majorité des paroissiens de Saint-Pierre étaient cultivateurs, jardiniers, vigneron<sup>7</sup>...

### ***Les Rogations***

Les trois jours précédant la fête de l'Ascension faisaient l'objet de processions avant la messe de 7 heures.

Le lundi, on suivait le même itinéraire que pour la procession du dimanche des Rameaux. Le mardi, la procession suivait la rue Saint-Pierre, celle du Palais-de-justice, arrivait au faubourg de la Croix<sup>8</sup> - avec arrêt et prière devant la croix décorée par les gens du voisinage - reprenait la rue de Curtieux, le chemin de la Madeleine (aujourd'hui remplacé par la rue Charles-de-Foucauld), la route de Champdieu et la rue Puy-de-la-Bâtie avant le retour à l'église pour la messe. Le mercredi, l'itinéraire comportait la rue Saint-Pierre, celle du Puy-de-la-Bâtie, la route de Feurs jusqu'à la Croix Meyssant<sup>9</sup> décorée elle aussi. Après l'arrêt à cette station, le retour se faisait par le même chemin.

Chants et litanie des Saints alternaient tout le long du trajet. Nous étions toujours au moins deux enfants de chœur : un porte-croix et un porteur de bénitier. Il y avait aussi des "pots de

---

<sup>6</sup> Les loges : petites constructions dans les vignes servant à entreposer des outils, d'abris en cas de mauvais temps et, pour les plus grandes, d'écurie et de cuvage.

<sup>7</sup> Concernant les aspects ruraux de Montbrison, voir J. Barou, "La Société des jardiniers de Montbrison (1850-2000)", *Village de Forez*, n° 83-84, octobre 2000.

<sup>8</sup> La Croix et les Terres Rouges sont les lieux de Montbrison les plus anciennement cités. La croix du faubourg datée de 1869 a certainement remplacé une croix plus ancienne. Elle porte l'inscription suivante : CROIX ÉRIGÉE PAR L'ASSOCIATION DE L'AGRICULTURE DU FAUBOURG EN L'HONNEUR DE SAINT-ISIDORE LEUR PATRON, 1869. Une ferme a existé dans le faubourg jusque dans les années 1960.

<sup>9</sup> La croix Meyssant est sur le territoire de Savigneux mais une portion de cette commune était restée de la paroisse de Saint-Pierre depuis la reconstitution de la paroisse de Savigneux en 1911.

fleurs", enfants de chœur sans emploi particulier mais servant seulement, comme lors de la grand-messe, à donner plus de solennité à la célébration. L'assistance était assez nombreuse à ces processions des *Rogations* à cause du caractère semi-rural de la paroisse.

Ainsi se perpétuaient les vieilles traditions, Saint-Pierre reprenant l'héritage de la paroisse disparue Sainte-Marie-Madeleine, la plus ancienne de la ville<sup>10</sup>. Saint-Pierre avait avant la Révolution un territoire exclusivement urbain. Après la disparition de l'église Sainte-Madeleine (dans le faubourg du même nom), la paroisse est devenue en 1802 *Saint-Pierre-la-Madeleine* en incluant une bonne partie du territoire situé hors de la ville de la paroisse supprimée. Les processions des Rogations, bien préservées à Saint-Pierre jusqu'aux années 50, avaient eu une bien plus grande solennité à Montbrison sous l'Ancien Régime dans les quatre paroisses de la ville<sup>11</sup>.

Pour les fêtes de l'Ascension et de Pentecôte, l'horaire des messes du dimanche était maintenu. Les enfants de chœur portaient la tenue de fête.



**Groupe d'enfants de chœur avec un prêtre du petit séminaire de Montbrison (1928)**

Le prêtre porte le surplis et les enfants de chœur le rochet sur la soutane

(collection Pierre Drevet)

<sup>10</sup> Sainte-Madeleine (ou Sainte-Marie-Madeleine) avait une importante population d'agriculteurs, cf. J. Barou, "Sainte-Madeleine de Montbrison, une paroisse rurale dans la capitale du Forez, la déclaration du curé Jérôme Benoît en 1785", *Bulletin de la Diana*, tome 56, 1997.

<sup>11</sup> Cf. l'article de J. Barou, "Un aspect de la piété populaire : Les processions des Rogations à Montbrison sous l'Ancien Régime", *Village de Forez*, n° 73-74, avril 1998.

## La Fête-Dieu

La Fête-Dieu se déroulait pendant deux dimanches consécutifs de juin, les deux paroisses de la ville étant réunies. Une année sur deux, la paroisse Saint-Pierre organisait la première procession. L'année suivante c'était au tour de celle de Notre-Dame d'avoir la primauté.

Cette entente permettait d'avoir des cérémonies plus fastueuses et évitait d'exacerber des susceptibilités entre les deux paroisses toujours un peu concurrentes...

Sur le trajet de la procession, les rues étaient décorées. De superbes draps blancs sur lesquels étaient épinglés des bouquets de fleurs couvraient les façades. On ne voyait pratiquement ni murs ni vitrines.

Donc, à Saint-Pierre, après le chant des vêpres solennelles, se formait la procession. En tête se trouvait un porteur de croix puis venaient la société des *P'tits Fifres Montbrisonnais*, en tenue blanche, avec leurs clairons et tambours suivis des enfants des écoles libres. Les divers mouvements de jeunes filles marchaient derrière leurs oriflammes : les *Enfants de Marie* habillées de blanc et de bleu, couleurs mariales, les membres de la *Croisade* costumés en croisés. Tous portaient de petites corbeilles suspendues au cou. Elles étaient décorées et remplies de pétales de rose qui, à un signal donné, étaient jetés sur le parcours.

Les diverses congrégations religieuses suivaient : sœurs Saint-Charles de l'école de la Madeleine et de la maison de retraite (que tous les Montbrisonnais appelaient encore la Charité), Dominicaines garde-malades de la rue du Cloître Notre-Dame, religieuses de l'ordre de Marie-Joseph<sup>12</sup> de la rue de la Providence près du Calvaire (les "sœurs des Prisons" avec le voile bleu), les sœurs du petit séminaire. Les Clarisses, moniales cloîtrées, étaient représentées par une sœur tourière appelée aujourd'hui sœur *externe*. Seules étaient absentes les Augustines de l'hôpital qui ne sortaient pas.

Le clergé paroissial, les curés et leurs vicaires, étaient renforcés par les prêtres professeurs du petit séminaire accompagnés de quelques grands élèves, tous revêtus de riches ornements. Les enfants de chœur portaient la soutane rouge avec le rochet. Cet éblouissant cortège précédait le dais porté par quatre hommes souvent gantés de blanc.

Sous le dais, c'était le curé de la paroisse "invitée" qui portait l'ostensoir des grandes cérémonies, le grand soleil d'or. Cet honneur revenait donc alternativement aux deux titulaires des paroisses. Tout était parfaitement réglé. A la suite du dais, les fidèles, en grand nombre, suivaient la procession.

Voici le parcours quand Saint-Pierre était la paroisse organisatrice. La procession partie de l'église Saint-Pierre suivait la rue Saint-Pierre et la rue Puy-de-la-Bâtie jusqu'au premier reposoir installé par les religieuses Saint-Charles où elle se regroupait pour le chant du *Tantum ergo* et la bénédiction reçue à genoux pendant que la batterie-fanfane jouait "au champ". Elle remontait ensuite le boulevard Louis-Dupin, en utilisant le milieu de la chaussée - il n'y a pas beaucoup de voitures et l'essence manquait - jusqu'au deuxième reposoir au carrefour de la route de Châtelneuf réalisé par les sœurs de la maison de retraite. Là se donnait la deuxième bénédiction. La procession suivait ensuite le boulevard de la Préfecture jusqu'à la place Eugène-Baune au milieu de laquelle se dressait alors la grande croix de Mission<sup>13</sup>. Les habitants du quartier installaient sur la table de cette croix monumentale le troisième reposoir, le plus grand et le plus orné de tous. Là

---

<sup>12</sup> La congrégation des Sœurs de Marie-Joseph avait été fondée en 1841 par Anne-Marie Quinon, en religion sœur Saint-Augustin. La maison-mère est située à Le Dorat, en Limousin. Anne-Marie Quinon mourut le 4 août 1859 dans la communauté de Montbrison, rue de la Providence (actuellement une annexe du lycée catholique Saint-Paul-Forez).

<sup>13</sup> Cette croix érigée en 1826 a été déplacée et se trouve aujourd'hui au coin de la rue Louis-Braille et de la rue du Palais-de-justice.

avait lieu la troisième bénédiction avant le retour, par la rue des Arches jusqu'à Saint-Pierre. Sur le parvis était donnée l'ultime bénédiction.

Durant tout le trajet, les dizaines de chapelet, la grande litanie des Saints alternaient avec les cantiques : *Nous voulons Dieu, Vierge de France, Lauda Sion Salvatorem...*

Les processions de Fête-Dieu suspendues en ville pendant l'Occupation se faisaient à l'intérieur de l'église. Elles reprurent après la guerre mais leur faste diminuait et la circulation automobile augmentait. Elles cessèrent complètement après le concile de Vatican II (1962).



Fête-Dieu à Montbrison, station à un reposoir dans la rue Tupinerie (vers 1920)  
(document transmis par Pierre Drevet)



Dais.

### Premières communions et *renouvellements*<sup>14</sup>

Chaque année, après Pâques, avaient lieu les premières communions, et un an après la *renouveau* des vœux du baptême. Afin de préparer dignement ces journées une retraite de trois jours était imposée à tous. Toutefois, auparavant, il avait fallu suivre assidûment les cours de catéchisme et avoir été admis à *l'examen préliminaire*. je ne me souviens pas d'avoir vu des candidats recalés.

Si la cérémonie était par exemple fixée au jeudi de l'Ascension, les retraitants manquaient l'école les lundi mardi et mercredi précédents. Si la fête se trouvait le dimanche, il n'y avait pas

<sup>14</sup> On devrait dire **renouvellement** ou **renovation** c'est pourtant le terme qui était couramment utilisé.

d'école le vendredi et le samedi<sup>15</sup>. C'était la coutume, et les enseignants ne faisaient pas d'objection.

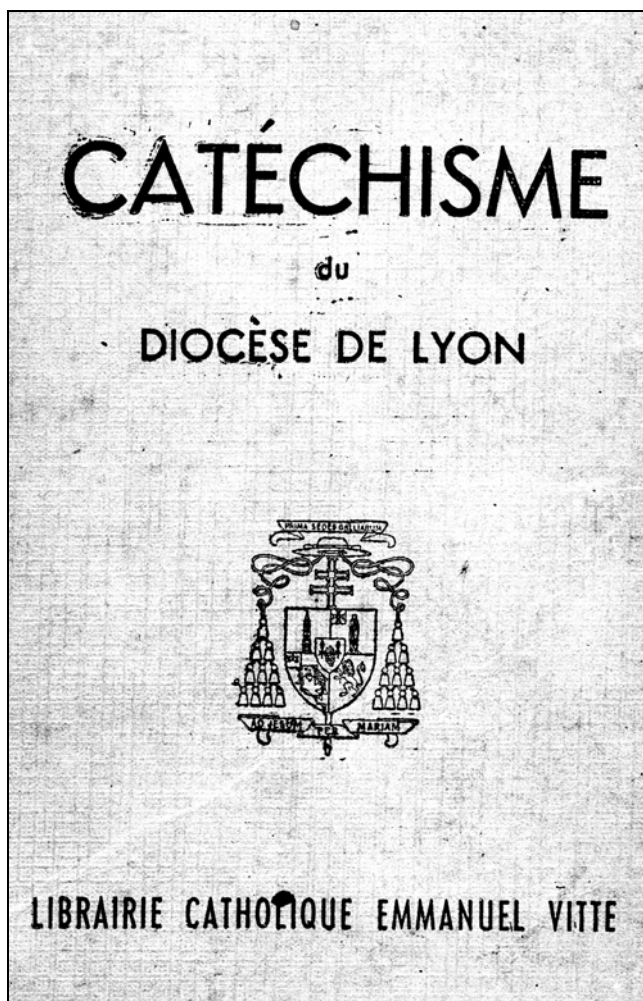
Donc, tous les matins, au cours de ces trois journées, il y avait rassemblement dans l'église pour la messe de huit heures : les filles toujours à gauche et les garçons à droite. Ensuite un enseignement nous était dispensé par un prêtre venant d'ailleurs, souvent de la mission diocésaine. Les instructions étaient coupées de courtes récréations qui se prenaient du côté oriental de l'église, sur la place et dans la rue sous la cour de Saint-Aubrin. Les horaires étaient identiques à ceux de l'école : 8 h - 11 h ½ et 13 h ½ - 16 h ½.

L'enseignement était basé sur la connaissance de la religion catholique. Nous connaissions, par exemple :

- La différence entre péché **vénial** et péché **mortel**, les différentes vertus : **morales** (prudence, justice, force, tempérance) et **théologiques** (foi, espérance, charité)...

- Les dix commandements de Dieu et les six commandements de l'Eglise qui traitent de l'assistance à la messe dominicale et à celle des fêtes dites d'obligation (Noël, Ascension, Assomption et Toussaint), de la confession et communion annuelles (pour "gagner ses Pâques"), du jeûne et de l'abstinence...

Notre catéchisme devait être connu par cœur, comme les règles de grammaire. C'était l'époque des questions et réponses.



Couverture du catéchisme du diocèse de Lyon avec, au centre, les armes de S.E. le cardinal Gerlier, archevêque de Lyon et de Vienne, primat des Gaules

<sup>15</sup> Le jour de congé scolaire était alors le jeudi.



Le jour de la première communion, il y avait la messe de 8 heures à jeun puis à 10 heures la seconde messe. A 15 heures c'était les vêpres solennelles avec rénovation des promesses du baptême aux fonts baptismaux. Les premiers communiant jurait, la main droite sur l'Évangile, d'être fidèles aux engagements pris en leur nom par leurs parrains et marraines. Le lendemain, à 8 heures avait lieu une messe d'action de grâces. La même cérémonie se reproduisait pour la renouvellement, un an après la première communion.

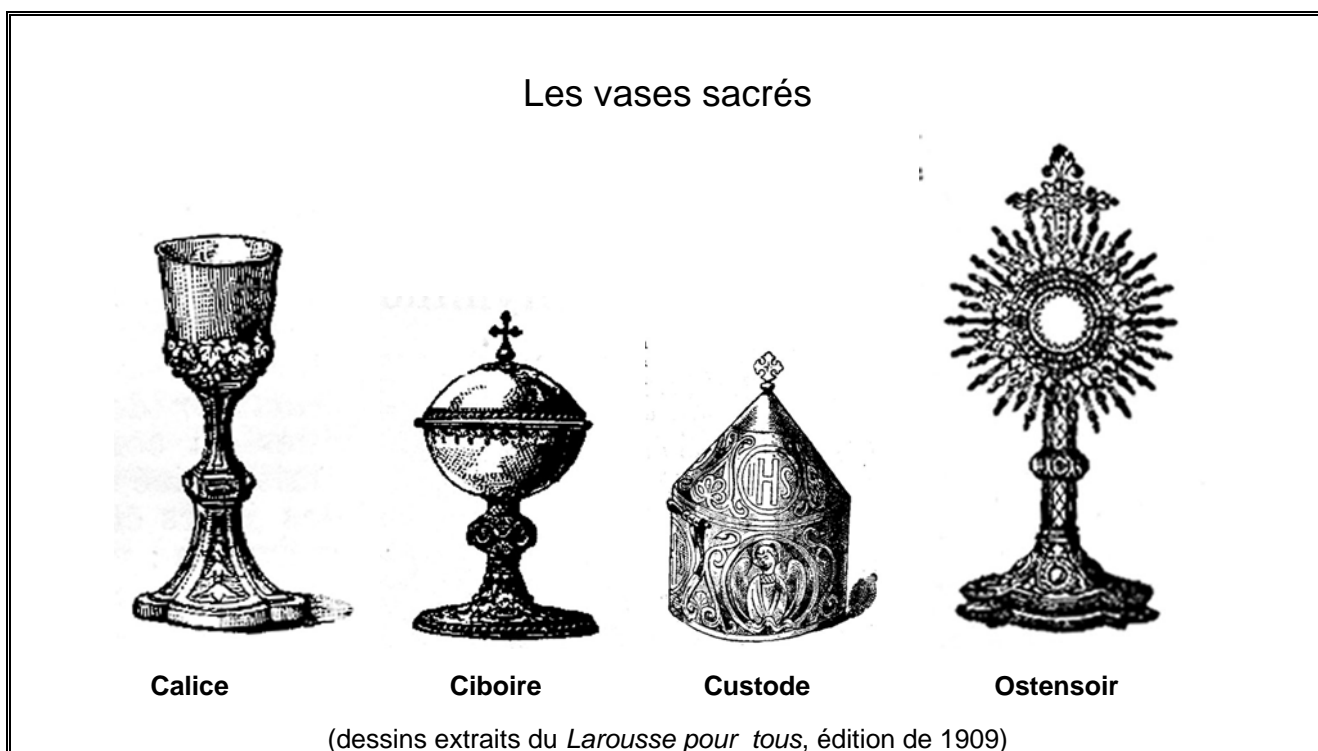
### **Mois du Sacré Cœur, mois du Rosaire, Assomption**

Au cours des mois de juin (mois du Sacré Cœur) et d'octobre (mois du Rosaire) des célébrations identiques à celles du mois de mai mais adaptées à ces dévotions avaient lieu le soir. Étant en vacances à Roche, je n'ai jamais participé à Montbrison aux cérémonies du 15 août.

**Rentrée judiciaire.** En octobre, pour la rentrée judiciaire, la messe dite *du Saint-Esprit* était célébrée à l'église Saint-Pierre. L'ensemble des magistrats (président, juges, procureurs) et la basoche (greffiers, avocats, avoués, huissiers...) y assistaient en tenue de prétoire pour demander au Ciel la grâce de bien remplir leur charge et de prendre des décisions équitables. Les autorités civiles (sous-préfet, maire, commissaire de police...) et militaires (capitaine de la gendarmerie) étaient aussi présentes. C'était une ancienne coutume. Sur le territoire paroissial se trouvaient de tout temps, le tribunal et les prisons. Les curés successifs de Saint-Pierre tenaient beaucoup à cette prérogative. Montbrison possédait aussi la cour d'assises.

**Fête de tous les Saints.** Le 1<sup>er</sup> novembre, pour la Toussaint, il y avait le même horaire que pour les dimanches mais avec, l'après-midi, les vêpres de la Toussaint suivies des vêpres des morts. En effet, de nombreux paroissiens ne pouvaient assister le lendemain à la messe du jour des morts à cause de leur travail (à l'époque on faisait plutôt 50 heures que 35) car les messes n'étaient dites que le matin. Autrefois, mais je n'ai pas connu ce temps, il y avait une procession au cimetière. Cette pratique a persisté dans les petites communes dans certains cas jusque dans les années 1950-1960.

**Fête du Christ-Roi, fin de l'année liturgique.** Le 23<sup>e</sup> ou 24<sup>e</sup> dimanche après la Pentecôte (on comptait ainsi) selon les années, était le dernier de l'année liturgique et la fête du Christ-Roi. A cette occasion un *Te Deum* était chanté en action de grâce pour l'année écoulée.



## Objets liturgiques utilisés

Il faut distinguer les *vases sacrés* et les *vases non sacrés* :

### **Vases sacrés :**

Le *calice* renferme après la consécration le sang du Christ.

La *patène* couvre le calice.

Le *ciboire* contient les hosties consacrées. Dans le tabernacle il est recouvert du **pavillon**, un voile ouvragé.

La *custode* est une boîte utilisée pour porter la communion aux malades.

L'*ostensoir* (ou soleil) sert à présenter l'hostie aux fidèles. La *lunule* est entourée de rayons.

### **Vases non sacrés et autres objets :**

Deux *burettes* destinées à recevoir le vin et l'eau, un plateau en verre.

*Bénitier* portatif et *aspersoir* (ou goupillon) utilisés chaque fois qu'il faut faire une aspersion.

*Encensoir* : vase dans lequel on fait brûler l'encens. 3 chaînes le soutiennent et une 4<sup>e</sup> maintient le couvercle mobile.

Navette : petite boîte destinée à renfermer l'encens. Elle comporte un petit pied. On y prend l'encens à l'aide d'une petite cuillère.

*Claquoir* : petit instrument formé de deux planchettes tenu par un aîné des enfants de chœur. En le fermant d'un coup sec, le claquoir indique qu'il faut, selon le cas, se lever, s'asseoir ou se mettre à genoux.

La même distinction est à faire entre les *linges sacrés* et les *linges non sacrés* :

### **Linges sacrés :**

Les *nappes* recouvrant l'autel.

Le *corporal* : une toile blanche d'environ 50 cm X 50 cm sur laquelle le calice est déposé au cours de la messe.

La *pale* : petit linge un peu rigide qui couvre le calice et la patène au cours de la messe.

Le purificateur : pièce de tissu servant à essuyer le calice.

### **Linges non sacrés :**

Le *manuterge* avec lequel le prêtre s'essuie les doigts au moment du *lavabo*.

La nappe de communion (qui n'est plus en usage) était fixée à la table de communion.

## *Funérailles d'antan*

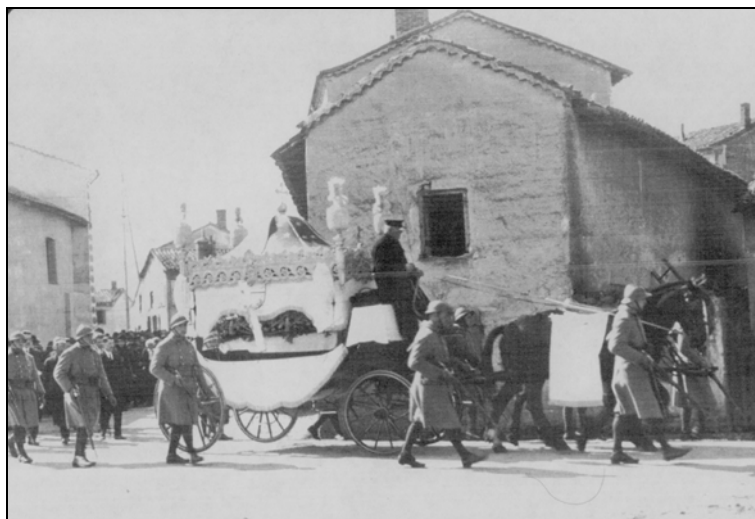
Pour célébrer les funérailles, nous étions toujours deux enfants de chœur revêtus d'un surplis blanc sur la soutane noire. A cette époque, la majorité des décès avaient lieu à la maison. Nous allions donc avec le prêtre et par tous les temps au domicile du défunt pour la "levée du corps". L'un portait la croix, l'autre le bénitier.

Le prêtre récitait toujours en latin une prière auprès du cercueil qu'entourait la proche famille ; il bénissait puis nous repartions à l'église pour la messe de funérailles le prêtre chantant sur le trajet le *Libera me* ou le psaume 50.

Beaucoup de gens étaient là venus entourer la famille du défunt. Il y avait toujours un chantre dans les stalles. A l'offertoire, les assistants venaient embrasser à genoux à la table de communion un crucifix que le prêtre leur présentait. L'un des enfants de chœur, muni d'un plateau, suivait le prêtre et recueillait les offrandes. Ce rite a aujourd'hui disparu.

La proche famille s'installait dans les premiers rangs, femmes à gauche et hommes à droite de l'allée centrale. Le cercueil était déposé dans la grande nef au niveau de la chaire.

A l'issue de la messe, le prêtre récitait l'absoute devant le cercueil puis le cortège se reformait pour aller au cimetière de la Madeleine. En tête marchait l'enfant de chœur porte-croix puis le porteur du seau d'eau bénite et le prêtre qui récitait des prières en latin (le *Benedictus*) tout le long du trajet. Le corbillard hippomobile suivait accompagné de la famille et du public. Pour les funérailles d'anciens combattants, de prisonniers de guerre, de mutualistes ou de membres de confrérie, drapeaux et bannières apportaient un peu plus de solennité au convoi funèbre. Certaines associations, telles que les sociétés de secours mutuels, avaient un drap de mort particulier pour recouvrir le cercueil. Pour les grands notables, ce drap était prolongé par quatre cordons terminés par un gland argenté. Pendant le trajet, quatre personnes, amis très proches du défunt, tenaient "les cordons du poêle", une façon symbolique de l'accompagner et un grand honneur pour ceux qui assuraient cette fonction.



**Corbillard hippomobile lors de funérailles d'un aviateur à Chambéon**

(les soldats portent le casque français et les bandes molletières, le corbillard était conduit par M. Pierre Prioux, arrière-grand-père d'Alain Prioux)

Arrivés près de la fosse, s'il s'agissait d'une personnalité ayant eu quelques responsabilités associatives ou politiques, il y avait quelquefois un ou plusieurs discours retraçant l'activité du défunt. Et ce jour-là l'intéressé n'avait que des qualités !... Puis le prêtre mettait un peu de terre sur le cercueil en disant *Memento homo quia pulvis es...* : "Souviens-toi que tu es poussière..." Puis il récitait un *Pater Noster* et procédait à l'ultime bénédiction. Ensuite nous rentrions à l'église. Il fallait bien compter deux heures voire plus en fonction de la distance du domicile à l'église. Par la suite, le corps fut déposé à l'avance à l'église dans la chapelle dite des morts où sont inscrits autour d'une statue du Christ les noms des paroissiens victimes de la guerre.

Sur les différents trajets du domicile à l'église puis de l'église au cimetière, on rencontrait des gens vacant à leurs activités et qui n'étaient pas concernés. On notait toujours au passage du cortège un très grand respect : les femmes se signaient, les hommes se découvraient et beaucoup de cyclistes s'arrêtaient et descendaient de vélo. Les charretiers arrêtaient leurs attelages.

Les funérailles étaient célébrées uniquement le matin, tous les jours, même les dimanches et jours fériés sauf les Jeudi, Vendredi et Samedi Saints et, bien sûr, le jour de Pâques. Pendant les trois derniers jours de la Semaine sainte, si c'était indispensable, seule une absoute était dite, la messe de funérailles étant reportée après Pâques.

Pour les enterrements, il y avait trois classes suivant la décoration de l'église et le nombre des prêtres présents :

Pour la première classe, le chœur de l'église, les piliers et la chaire étaient revêtus de tentures noires, installation réalisée par les soins de l'entreprise de pompes funèbres. Souvent trois ou quatre prêtres occupaient les stalles et chantaient l'office, quelquefois pas toujours sur le même registre !.. Le corbillard était tiré par deux chevaux entièrement caparaçonnés de noir. On ne voyait que leurs sabots. L'ensemble de la famille était vêtu de noir, et quelques dames portaient à leur chapeau un voile de crêpe dont elles se couvraient la face tout au long de la cérémonie...

Pour la seconde classe, seul le chœur était tendu de noir. Deux chevaux tiraient encore le corbillard mais ils n'étaient pas caparaçonnés.

Aucun décor à l'église et un seul cheval pour la troisième classe. Heureusement, en dehors de tout ce décor, le rituel était le même pour les trois classes.

### **Offices de quarantaine et d'anniversaire**

Environ quarante jours après les funérailles une messe était célébrée en mémoire du défunt. Une autre messe était célébrée un an après, celle que les gens appelaient familièrement la messe du "bout de l'an".

Un catafalque était dressé là où avait été déposé le cercueil lors des funérailles. Ce simulacre de cercueil était recouvert d'un drap noir. A la fin de la messe, le célébrant récitait une absoute, bénissait avant que les membres de l'assistance répètent ce geste. Tout comme lors des funérailles, la famille recevait les condoléances et remerciait les présents.

## *Mariages et baptêmes d'autrefois*

### **Mariages**

Les mariages étaient célébrés le matin, n'importe quel jour de la semaine, toutefois, pendant l'avent et le carême, temps de préparation et de pénitence, il fallait obtenir une dispense pour se marier. Ils s'étalaient tout le long de l'année et n'étaient pas regroupés pendant la belle saison comme aujourd'hui.

Les 3 dimanches précédant la cérémonie, le prêtre annonçait en chaire : *Il y a promesse de mariage entre M. ... domicilié à ... et Mlle ... domiciliée à ... La cérémonie est fixée au ... dans cette église (ou en l'église de ...). Toute personne qui, en conscience, pourrait connaître un empêchement sérieux à cette union a le devoir de me le signaler sous le sceau du secret sous peine de faute grave.* C'était la publications des bans.

Je n'ai pas le souvenir d'annulation car nous retenions bien les dates et pour cause. A l'issue de la cérémonie, après la signature des registres à la sacristie, nous nous tenions à la porte avec un plateau pour recueillir quelques pièces et aussi une provision de dragées.

### **Baptêmes**

La majorité des naissances avaient lieu à la maternité de l'hôtel-Dieu. Les nouveau-nés étaient systématiquement baptisés par l'aumônier dans la chapelle Sainte-Anne (devenue aujourd'hui le temple de l'Eglise réformée).

Seuls étaient baptisés dans leur paroisse les enfants qui naissaient à domicile, comme ce fut mon cas. Né le 27 mars, je fus baptisé à Saint-Pierre le 5 avril 1931. Les baptêmes avaient alors lieu le dimanche, après la grand-messe.

Le prêtre revêtu du surplis et de l'étole violette et accompagné de ses enfants de chœur recevait le futur baptisé et sa famille (sauf la mère) sur le parvis ou dans le tambour en fonction du temps. On ne devait pas introduire dans une église un non baptisé. Après avoir interrogé le parrain sur le but de sa démarche, le prêtre souffle sur l'enfant puis trace avec le pouce un signe de croix sur le front et la poitrine, impose la main sur la tête et met dans la bouche un peu de sel symbole de la sagesse.

L'enfant est alors introduit dans l'église. Le prêtre retourne son étole pour la mettre du côté blanc. La cérémonie se poursuit au baptistère par l'onction de l'huile des catéchumènes, celle du saint-chrême et le baptême proprement dit. Elle se termine par la remise du cierge allumé au parrain. Suivent ensuite les signatures des registres paroissiaux à la sacristie. Comme à l'occasion des mariages, nous récoltions quelques pièces et aussi des dragées.

Les cloches sonnaient pour annoncer la sortie. Elles attiraient surtout les enfants du quartier car la coutume voulait que du haut du parvis de l'église on jette à la volée quelques poignées de dragées.

## *Messes basses, grand-messes et messes à la prison*

La communion n'était distribuée qu'aux messes "basses". Aux grand-messes, seul le prêtre communiait. Le concile de Vatican II a modifié, heureusement, cette pratique. Les fidèles venaient s'agenouiller à la table de communion. Cette barrière métallique séparait le chœur du reste de l'église. Ils recevaient hostie exclusivement sur la langue. Le prêtre portait le ciboire et l'un de nous tendait un petit plateau sous le menton du communiant afin de recevoir une hostie qui aurait pu tomber. A cette époque, les femmes, bien sûr, ne rentraient dans une église que la tête recouverte d'un chapeau, un foulard, une mantille... Et l'on communiait toujours à jeun.

La chaisière était une religieuse Saint-Charles, la sœur Saint-Alban. Elle passait dans les rangs des fidèles afin d'encaisser la location d'une chaise pour la durée de la messe. Je n'ai pas souvenir du tarif, sans doute un ou deux sous, cinq ou dix centimes des anciens francs...

Cette personne au physique bien caractéristique - Sœur Saint-Alban était toute petite et aussi large que haute - avait l'œil vigilant et bien rares étaient ceux qui échappaient à cette perception. Mais il y avait aussi de nombreux paroissiens qui payaient à l'année. Dans ce cas ils avaient une place attitrée et leurs noms figuraient sur leurs prie-Dieu.

### ***Messe à la prison***

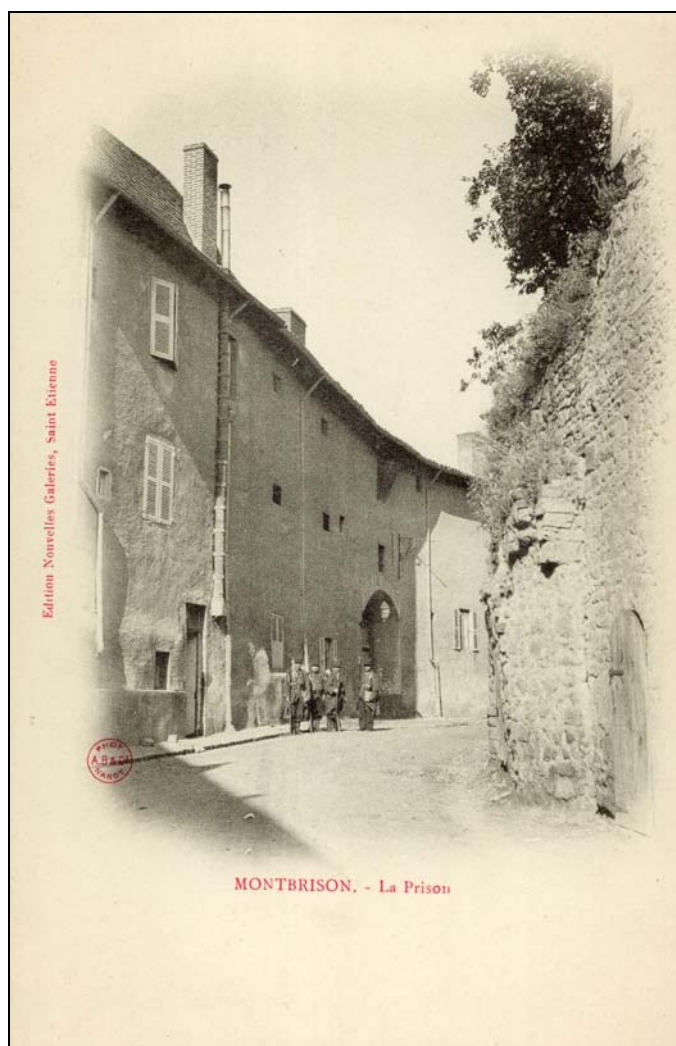
Quand nous faisons partie des plus anciens, nous allions à 9 heures à la prison avec le prêtre. Dès que nous avons franchi la double porte d'entrée nous n'étions pas très fiers. Et en disant cela je pense traduire le sentiment de tous ceux qui ont rendu ce service.

Un dimanche la messe était réservée aux femmes, le dimanche suivant aux hommes. Il nous arrivait de rencontrer des gens que nous connaissions. A cette époque, on écopait facilement de quelques jours de prison, par exemple pour des larcins du genre vol de lapins ou autre... C'était la guerre et les restrictions et il fallait faire des exemples.

La chapelle servait aussi de parloir pendant la semaine. Les femmes étaient installées juste derrière l'enfant de chœur sur des bancs avec agenouilloirs. Les hommes étaient, eux, rassemblés derrière des barreaux dans la partie "parloir". En fait, cette séparation que je croyais

en solides barres de fer plat n'était formée que de lattes en bois très fragiles mais peintes en gris. Longtemps après, lors d'une inauguration, j'ai retrouvé le triste couloir si souvent emprunté et j'ai pu personnellement constater l'état des choses. Si j'avais su, j'aurais eu encore bien plus peur !

Quand nous étions allés à la prison nous disions : *aujourd'hui j'ai servi la messe "chez Fourchette"*. Je ne sais trop pourquoi. Un ami, Jacques Chapot, ancien enfant de chœur comme moi, m'a dit se souvenir d'avoir vu les deux derniers condamnés à mort assister à la messe. Ils étaient menottés<sup>16</sup>. Je les ai sans doute vus mais je n'en garde aucun souvenir.

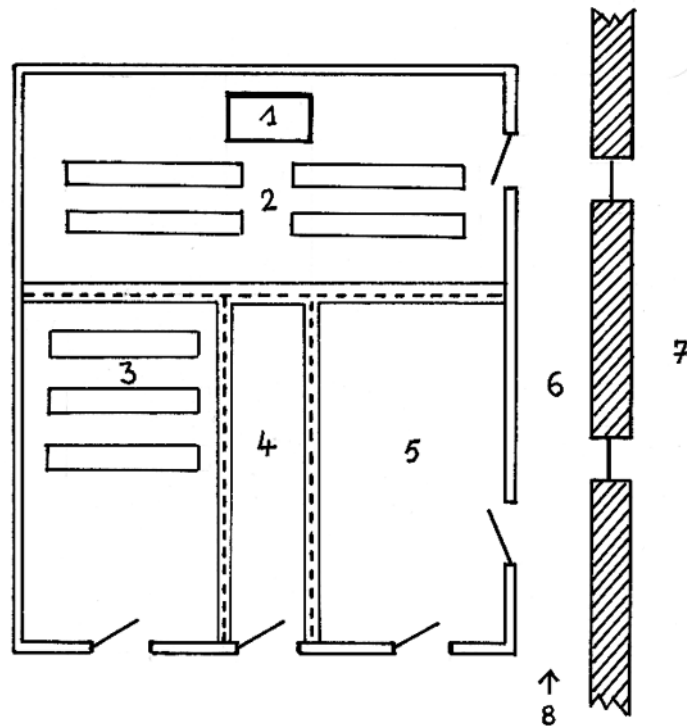


**Rue des Prisons**  
(collection Pierre Drevet)

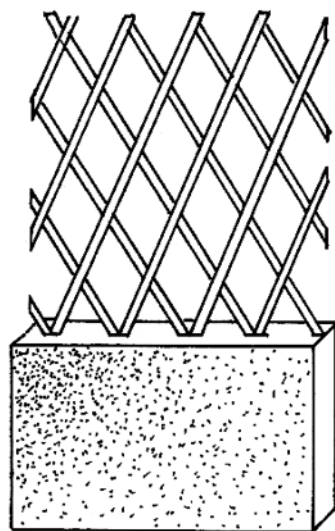
<sup>16</sup> Les derniers condamnés à mort exécutés à Montbrison furent Lorente et Rodriguez en 1947. Cf. Marguerite Fournier, "Souvenirs d'audience, quarante ans de présence à la cour d'assises de Montbrison", *Village de Forez*, n° 43, juillet 1990.

## Plan de la chapelle de la prison

(reconstitution de mémoire)



- 1 - Autel
- 2 - Bancs réservés aux femmes
- 3 - Bancs des hommes dans l'espace qu'occupaient les prisonniers recevant des visites.
- 4 - Couloir réservé au gardien lors des parloirs
- 5 - Espace pour les visiteurs.
- 6 - Couloir sombre et sinistre éclairé par de petites fenêtres munies de barreaux.
- 7 - Rue des Prisons (aujourd'hui rue des Visitandines).



### Panneau de séparation des différentes parties de la chapelle.

Je croyais que la partie du haut était en fer plat. En fait, il ne s'agissait que de lattes en bois peintes en gris comme j'ai pu le constater longtemps après lors d'une inauguration.



**Judas à la porte de l'ancienne prison (couvent Sainte-Marie)**

(Cliché J. Barou, 26 février 1994)

## *Anecdotes et souvenirs*

Un certain jour, peut-être à la fin de l'année 1945, à l'occasion de funérailles, l'un de nous habitant la Madeleine nous dit : *J'ai vu du bon et du vrai chocolat dans la vitrine de chez Pouilly* (c'était une épicerie du quartier). Nous en étions privés depuis 4 ou 5 ans. En allant au cimetière, le porteur de croix a ralenti puis nous nous sommes presque arrêtés pour examiner la vitrine. Le cortège était stoppé. Il y avait bien du vrai chocolat. Le curé, le père Durand, nous a dit : *qu'est-ce que vous attendez ? filez !* mais nous avons fait un geste montrant la devanture. Il avait compris. Au retour à l'église il a envoyé l'un de nous acheter une tablette qu'il nous a partagée à la sacristie. Qu'il était bon ce chocolat !

Un autre jour de funérailles, en hiver, le père Jean-Marie Durand avait été secondé (sans doute pour chanter) par l'abbé Dumas qui était alors directeur spirituel au petit séminaire. Il faisait très froid et le verglas était omniprésent. Le cheval qui tirait le corbillard avait été équipé de crampons. Il se trouve que, dans la descente de la rue Puy-de-la-Bâtie, en forte déclivité, le père Dumas glisse et chute sur le verglas. Nous avons dû rire mais le brave curé Durand, avec son franc-parler habituel lui dit : "F... le camp, rentrez au Sem, j'en ai bien assez d'un, derrière, dans la voiture..." S'étant relevé notre père Dumas quitte surpris et étourdi et rentre chez lui. Après cet incident le cortège avait encore été stoppé une autre fois.

Autrefois, il y avait eu un suisse mais je ne l'ai pas connu. Le dernier suisse de Saint-Pierre était M. Duchez. Je possède de lui un dessin au fusain du début du 20<sup>e</sup> siècle réalisé par Mlle Maisonneuve. M. Duchez est représenté en grande tenue de garde suisse entouré d'enfants de chœur dans la sacristie. En revanche, je me souviens bien de M. Viollet, le suisse de Notre-Dame qui, pour les grandes fêtes, précédait la procession des célébrants avant la grand-messe dans la collégiale.



## Ils n'étaient ni des anges ni des saints

Débutant "pot de fleurs", porteur de croix marchant devant le corbillard hippomobile, serveur à la messe de la prison : Georges Démariaux raconte ses souvenirs d'enfant de chœur dans un savoureux cahier de Village de Forez.

*Comme beaucoup, j'ai été enfant de chœur ! il y a déjà longtemps...* raconte Georges Démariaux à ses amis moingtains et montbrisonnais. Et ce conteur, volontiers patoisant, est devenu aussi un peu écrivain pour eux. Ainsi sont nés les *Mémoires d'un enfant de chœur de Saint-Pierre de Montbrison*<sup>17</sup>.

### Le Père Jean-Marie Durand

C'était au temps de la guerre, quand le Père Jean-Marie Durand gouvernait avec bonhomie la vieille paroisse Saint-Pierre blottie sous le Calvaire. Le bon curé, ancien combattant de la Grande Guerre, avait son franc-parler mais ne manquait ni de simplicité ni de gentillesse. Surtout, il ne faisant aucune différence entre le bourgeois de la rue Saint-Pierre et le jardinier du faubourg de la Croix. Et cela plaisait.

Georges Démariaux évoque pour nous tout un passé : enfants de chœur débutants faisant office de "*pots de fleurs*" aux grand-messes, porteur de croix marchant devant le corbillard hippomobile, dans la rue Puy-de-la-Bâtie verglacée, procession des rogations dans le petit matin...

Rien de plus impressionnant que de servir la messe à la prison voisine dans la chapelle grillagée après avoir passé la lourde porte et longé des couloirs sinistres. En revanche la célébration de la fête-Dieu était à la fois grave et gaie. Tout s'y prêtait : saison clémente, fleurs, lumières, cantiques et musique... L'Eglise pouvait déployer tous les fastes de la liturgie.

### Un sacristain surnommé le Diable

Il campe des personnages pittoresques : le sacristain surnommé *le Diable*, la sœur Saint-Alban qui était chaisière, les moniteurs des *Cœurs Vaillants*... Pour faire bonne mesure, il raconte aussi quelques petites sottises commises derrière l'autel ou à la sacristie. "*Les enfants de chœur, conclut-il, n'étaient ni des anges ni des saints...*"

En vacances à Roche le petit Démariaux fut aussi enfant de chœur. Et il se souvient d'avoir servi des funérailles, avec le père Meynard, le 7 août 1944. La bataille de Lérigneux faisait alors rage... Un jour mémorable !

Les *Mémoires d'un enfant de chœur* ont le charme d'un film en noir et blanc d'avant-guerre. L'auteur décrit avec tendresse et humour un monde disparu. Certains trouveront dans son récit un petit goût de vin de messe ou l'odeur de l'encens. Merci Georges de nous faire partager les émotions de ta jeunesse.

---

<sup>17</sup> Un *Cahier de village de Forez*, en vente au Centre Social de Montbrison, 13, place Pasteur.



**Tableau représentant M. Duchez et quelques enfants de chœur**

(œuvre de Mademoiselle Maisonneuve, c'était un cadeau fait à un oncle de l'auteur)

Quelquefois, pour certaines fêtes, un professeur du petit séminaire (aujourd'hui le collège Victor-de-Laprade) allait célébrer la messe chez les religieuses du Calvaire. J'y suis allé comme servant en portant sur le bras ma soutane et mon surplis pris en passant à la sacristie.

La paroisse éditait un bulletin paroissial et nous devions le porter dans notre quartier aux personnes qu'on nous indiquait.

A cette époque, une *mission* était parfois organisée. C'était un grand événement paroissial. Durant trois semaines, des missionnaires prenaient en charge l'activité de la paroisse, notamment la prédication. Je me souviens des pères rédemptoristes Jolliat et Gay. Ils organisaient de nombreuses cérémonies pour les enfants, les jeunes, les hommes, les femmes... C'était une sorte de récollection générale, une période de ressourcement.

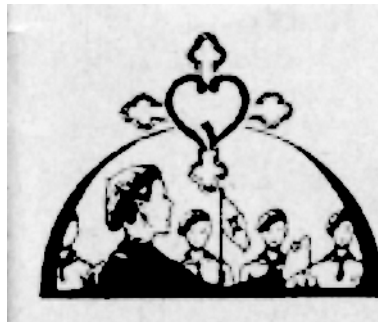
## Chez les *Cœurs Vaillants*

A cette époque les pères Cossey et Ducros avaient pris la suite du patronage paroissial et installé les *Cœurs Vaillants*. Tous les jeudis après-midi, nous nous réunissions dans un local de la rue du Collège, dans la maison des œuvres de Saint-Pierre. Nous étions répartis en différentes équipes d'une dizaine de garçons. Chaque équipe portait le nom d'un saint et avait sa devise brodée sur son fanion. J'ai été chef de l'équipe Saint-Marc qui avait pour devise "Comme un lion". Nous appartenions à la légion "Cœurs d'or" et au groupe "Notre-Dame-de-Forez". Je me souviens des noms de certains moniteurs : Paul Maillon, René Couhard (+), André Auvergnon (+), Jean Boguenman dit Jean-Jean, Mlles Pinet et Perrin...

Après une courte instruction du prêtre, nous partions faire des jeux d'extérieur. Nous traversions la ville en colonne par trois, au pas cadencé et en chantant pour aller, le plus souvent, "au Verdier". Au retour, des boulevards jusqu'au local, c'était le même cérémonial. Il nous arrivait de croiser des colonnes de soldats allemands et alors c'était à qui chanterait le plus fort.

A l'époque nous portions tous le béret sur lequel était cousu l'écusson des *Cœurs Vaillants* de même que sur notre chemise ou notre pull-over. Nous portions aussi le foulard. Le salut consistait à mettre la main droite à l'horizontale du côté du cœur en disant, je crois : "toujours unis".

Les filles avaient, elles aussi, leur "patro" : les *Ames Vaillantes* avec une organisation identique. Mais nous ne les rencontrions jamais.



## *Les enfants de chœur n'étaient ni des anges ni des saints*

Mon ami François Perrin m'a rappelé quelques souvenirs et plaisanteries de notre temps d'enfants de chœur.

Lors des exercices du chemin de croix, les vendredis du carême, pendant la méditation, les deux porteurs posaient au sol leurs chandeliers devant chacune des quatorze stations. La flamme des chandeliers se trouvait à cet instant approximativement à la hauteur des cheveux des porteurs. Le jeu consistait à s'approcher le plus près possible de la flamme pour en sentir la chaleur. A ce moment précis il y avait toujours un plaisantin qui poussait la tête du porteur afin de lui faire cramer quelques cheveux. Nous étions réjouis de l'odeur dégagée. Evidemment, de retour à la sacristie, il y avait réprimande de la part du père Durand qui recherchait le ou les coupables mais la solidarité était là. Il n'y a jamais eu de licenciement pour faute professionnelle !...

Le jeudi saint, à 15 heures se déroulait la bénédiction des jeunes enfants. Les mères les emmenaient dans l'église, tous mieux habillés les uns que les autres. Cette cérémonie pouvait

peut-être bien durer de  $\frac{3}{4}$  d'heure à 1 heure. Nous, les enfants de chœur, servions simplement de "pots de fleurs". Afin de passer le temps nous jouions aux billes dans le chœur avec quelques boutons arrachés à nos camails rouges. Le père Durand ne nous voyait pas puisqu'il bénissait les enfants depuis la table de communion. La pauvre sœur Antonine se lamentait pour ces boutons qui, disait-elle, "coupaient le fil".

Nous aimions bien aussi chaparder de temps en temps, mais toujours avec un gars de confiance, une grande hostie non consacrée dans l'écrin de la sacristie. Ayant lu récemment les souvenirs d'Henri Plagne<sup>18</sup>, comme lui, je n'arrive pas à expliquer pourquoi la burette de vin revenait toujours vide à la sacristie même si le célébrant n'avait pas tout consommé. Cependant il restait toujours de l'eau dans la deuxième burette. Hasard ? Mystère ?

Pour pénétrer dans le chœur, il y avait une marche. Le jeu consistait à faire un croche-pied à un nouveau qui se retournait en protestant. Il lui était répondu : "Regarde où tu mets les pieds, tu as loupé la marche".



**Intérieur de Saint-Pierre** (collection Pierre Drevet)



**Suisse**

<sup>18</sup> Henri Plagne, "Le petit monde d'un écolier montbrisonnais (1929-1943)", *Village de Forez*, 2004.

## *Enfant de chœur à Roche-en-Forez*

Ainsi que je l'ai signalé plus haut, je passais toutes les grandes vacances à Roche, dans la maison natale de ma mère.

A cette époque, la paroisse Saint-Martin (c'est le vocable de l'église de Roche) était desservie par le père Meynard qui était aussi curé de Lérigneux. Il célébrait la messe à Roche deux fois par semaine : le dimanche et le vendredi. Ce jour-là, il installait le catafalque au fond de l'église et la cérémonie se terminait par une absoute à l'intention des défunts qui avaient été nommés le dimanche précédent au nécrologe.

Très souvent, le vendredi, le père Meynard me demandait de servir la messe car les "titulaires" habitaient quelquefois loin, étaient occupés aux travaux des champs et ne pouvaient venir.

Le 7 août 1944 une rumeur s'étendit dans le bourg : "les Boches sont à Lérigneux, il faut évacuer sur Saint-Bonnet". A cette époque, ma grand-mère qui était âgée de 93 ans et invalide, ne pouvait se déplacer. Mes parents m'ont dit : "Nous restons car, a ajouté mon père, je les ai déjà vus de 1915 à 1918". Mes sœurs étaient absentes ce jour-là. On entendait des tirs d'armes automatiques, mitrailleuse ou fusil-mitrailleur, dans le bois de la Brosse. C'était les maquisards.

Il y avait, le matin du 7 août, les funérailles de Mlle Jeanne-Marie Griot de Grimard. Le père Meynard vint me chercher disant : "Je n'ai personne, viens servir la messe". Mon père me dit : "Vas-y, j'y serai". Pas très rassuré je me suis revêtu de la soutane et du surplis. Il n'y avait presque personne sinon les neveux de la défunte qui faisaient office de porteurs. Pendant toute la durée de la messe et lors du trajet aller et retour au cimetière nous entendions ces bruits d'armes. Je me souviens m'être souvent retourné en allant au cimetière. Et, chaque fois, j'avais la même réflexion du père Meynard : "File donc, ça ne craint rien !" En rentrant le père curé m'a dit : "Tu as vu je t'avais dit qu'on ne risquait rien. Ensuite il est reparti, à pied comme toujours, pour aller à Lérigneux. Je crois pouvoir dire que ce jour-là les cloches sont restées muettes pour cette cérémonie.

Dans ses mémoires le père Meynard écrit :

*[Ce 7 août] obligé d'aller à Roche pour les funérailles de Jeanne Marie Griot de Grimard, j'étais parti vers 9 heures du matin. Le convoi funèbre arriva vers 11 h ¼ avec un retard d'une heure. C'est que les hommes désignés pour le transport avaient quitté le domicile mortuaire par crainte d'être mis en otage. Deux restèrent : le fils Pierre Peyron des Amaruts et Brun du Bouchet. Ce furent les parents de la morte qui aidèrent à tour de rôle.*

*Roche, comme Lérigneux, avait peur. Beaucoup de gens étaient partis de leur maison. A quelques femmes, venues assister à l'enterrement, j'enjoignis la nécessité de s'en aller immédiatement, de telle sorte qu'à la messe, qui ne fut pas chantée, il n'y avait presque personne. Quand je repartis de Roche vers midi ½ le calme était à peu près rétabli, à part quelques coups de feu isolés...*<sup>19</sup>

"La Jeanne-Marie" fut la dernière habitante de ce lieu-dit perdu dans les bois. Deux pans de murs délabrés restent aujourd'hui comme seuls vestiges de ce lieu habité.

Tout près de notre maison de Roche où nous passions nos vacances, il y avait un charron-menuisier, François Goure. Je passais beaucoup de temps dans son atelier à le regarder fabriquer roues, tombereaux et chars doubliers<sup>20</sup>... Comme les autres menuisiers, il fabriquait aussi, à

---

<sup>19</sup> Le curé de Roche et Lérigneux ne se déplaçait qu'à pied ; distance de Roche à Lérigneux : environ 3 km par les raccourcis.

<sup>20</sup> Le char doublier à quatre roues servait pour le transport du foin. Il pouvait se démonter en deux parties pour le transport de grumes.

l'occasion, des cercueils. Sur leur couvercle muni d'une croix étaient aussi clouées de nombreuses petites étoiles et larmes en fer blanc. Les étoiles symbolisaient le ciel et les larmes la douleur de la famille. L'extérieur du cercueil était teinté avec une solution faite d'un champignon du genre polypore poussant sur les frênes macéré dans l'eau. Faut-il y voir la naissance des peintures hydrosolubles ?

Chez Goure, lorsqu'un cercueil était terminé, la coutume voulait qu'il soit "essayé". Il était dit en patois : "ko voué que l'ossaye ?" c'est-à-dire "Qui veut l'essayer ?" Ce jour-là M. Goure m'a dit : "Si tu veux essayer le dernier costume de la Jeanne-Marie, c'est à ton tour".

Ne m'étant pas fait prier, je m'y suis installé, j'ai joint les mains et on a posé le couvercle. Comme d'habitude, j'ai donné un coup de pied et je suis sorti. Mes parents ont souri à l'explication de mon aventure car ils connaissaient la coutume.

Depuis j'ai raconté cette histoire à plusieurs reprises. Certains n'y ont pas cru. Il n'en reste pas moins que j'ai dit à mes enfants : "Lorsqu'on m'y mettra pour de bon, je ne serai pas surpris, je sais ce que c'est. Qui peut en dire autant ?

Ce sont les souvenirs les plus marquants de ma "carrière" d'enfant de chœur à Roche.

Pour les lecteurs de ces lignes, certains - les plus jeunes - trouveront sans doute bien obsolètes toutes ces pratiques d'autrefois : le faste des processions, les diverses classes pour les funérailles, la longueur des cérémonies... Cependant, à cette époque, cela ne choquait personne. C'était normal. Aujourd'hui, combien de parents accepteraient d'envoyer leurs enfants à la prison pour servir la messe ?

**Georges Démariaux**

## **Annexe 1**

### **Les sonneries de cloches**

#### **Sonneries civiles**

**Art. 4.** - Dans chaque commune, le maire ou son délégué aura le droit de faire sonner les cloches de l'église :

1° Pour annoncer le passage officiel du président de la République, d'un membre ou d'un représentant du gouvernement.

2° La veille et le jour des fêtes nationales.

3° Lorsqu'il sera nécessaire de réunir les habitants pour prévenir ou arrêter quelque accident de nature à exiger leur concours, comme dans le cas d'incendie, d'inondation, d'invasion de l'ennemi, d'émeute et dans tout autre cas de nécessité publique.

**Art. 5.** - Le maire ou son délégué pourra faire sonner les cloches dans les circonstances suivantes, mais *là seulement où les coutumes et us locales auront consacré cet usage* :

1° Pour annoncer l'heure normale de la fermeture des cabarets ;

2° Pour annoncer l'heure des repas et celle de la reprise des travaux aux ouvriers des champs ;

3° Pour annoncer l'arrivée du percepteur des contributions directes de recettes en tournée de recettes ;

4° Pour le ban des vendanges.

**Art. 6.** - Ces sonneries seront faites par le sonneur en titre de l'église, et il reçoit la rétribution fixée par la commune.

... En cas d'épidémie, le maire pourra, avec l'autorisation du préfet, faire suspendre la sonnerie pour les cérémonies funèbres.

Une clef du clocher doit être entre les mains du maire, et si l'entrée n'est pas indépendante, le maire aura également une clef de l'église.

(Extrait du *Cérémonial Romain-Lyonnais* publié par l'archevêque de Lyon, Emmanuel Vitte, Lyon, 1897)

**Note** : Le paragraphe 3 de l'article 5 m'inspire le commentaire suivant : de nos jours, les impôts ne sont plus quérables mais portables et en cas d'oubli, on se fait "sonner les cloches" avec, en prime une majoration de 10 %.

## Annexe 2

### Enfants de chœur d'aujourd'hui : les servants d'autel

Les servants d'autel sur la paroisse Sainte-Claire, vous pouvez les trouver les samedis et les dimanches dans les églises de Saint-Pierre et Notre-Dame. Ils sont faciles à reconnaître et lorsqu'ils ne sont pas là, on les cherche du regard !

Aujourd'hui à Montbrison, nous sommes 13 à servir. Ce véritable service d'église demande finalement peu de choses : arriver dix minutes avant le début de la messe et surtout vivre et faire vivre la messe dans toute sa beauté et toute sa dignité. *Je sers la messe pour que les cérémonies soient plus belles et pour que les gens prient mieux ; ça les aide à se rapprocher de Dieu.*

Le servant d'autel est l'une des personnes les plus proches de l'autel et du prêtre pendant la messe.

*On aide le prêtre, et puis quand on est servant d'autel, il y a beaucoup à faire. On est utile, et on comprend mieux ce qui se fait .*

On se réunit de temps en temps, tous ensemble, pour se former afin d'assurer un service correct, pour discuter de ce qui se passe dans la paroisse et dans le monde, mais aussi pour prier. Tout cela est important, et constitue la vie de notre groupe.

On fait aussi un pèlerinage une fois par an. Ce temps fort se compose de temps de partage, de jeux et de découverte du site visité.

Vous ne le savez peut-être pas, mais un groupe diocésain de servants de messe est en train de se mettre en place. Ceci afin de faciliter les échanges et les temps de partage entre les différents groupes du diocèse. *On va se faire de nouveaux amis et on pourra servir tous ensemble.* Toutes les paroisses ont été mises au courant de l'existence de ce groupe et beaucoup ont répondu

Cette année des servants d'autel de Montbrison vont avec d'autres du diocèse faire un pèlerinage à Lourdes. Ce sera très certainement une expérience de partage inoubliable, vécue avec des milliers d'autres servants de France et d'Europe. Ce pèlerinage sera l'occasion de présenter à Marie un petit peu de nos vies pour qu'elle nous aide, elle qui s'est faite *la servante du Seigneur.*

Jean-Paul II disait aux servants d'autel lors d'un rassemblement international : *Je vous bénis de tout cœur et je vous laisse cette consigne : servez le Seigneur dans l'allégresse !* Qu'il en soit ainsi chaque dimanche.

**Martial Vernay** (Responsable des enfants de chœur)

(Extrait du bulletin paroissial de Sainte-Claire-en-Forez, n° 11 , 24 mai - 8 juin 2003)

**Note** : Bravo Martial, sois félicité pour la responsabilité que tu as prise. C'est certainement bien moins facile que de mon temps (G. D.)



## Table

Apprentissage	p.	3
L'église et la paroisse Saint-Pierre		7
L'année liturgique		9
Funérailles d'antan		18
Mariages et baptêmes d'autrefois		20
Messes basses, grand-messes et messes à la prison		21
Anecdotes et souvenirs		24
Les <i>Cœurs Vaillants</i>		26
Les enfants de chœur n'étaient ni des anges ni des saints		26
Enfant de chœur à Roche-en-Forez		28

## Annexes

Sonneries des cloches	30
Enfants de chœur d'aujourd'hui : les servants d'autel	31

---

Les **Cahiers de Village de Forez**, n° 6, décembre 2004

**Siège social** : Centre Social de Montbrison, 13, place Pasteur, 42600 MONTBRISON

- **Directeur de la publication** : Joseph Barou.
- **Rédaction** : Joseph Barou, Maurice Damon, Claude Latta.

**Les Cahiers de Village de Forez** sont publiés par le **Groupe d'histoire locale** du Centre Social de Montbrison.

- **Comité de coordination** : Claude Latta, Joseph Barou, Pascal Chambon, Maurice Damon, Pierre Drevet, André Guillot.
- **Comité de rédaction** : Gérard Aventurier, Joseph Barou, Maurice Bayle, Claude Beaudinat, Gérard Berger, Danielle Bory, Roger Briand, Albert Cellier, Pascal Chambon, Jean Chassagneux, Antoine Cuisinier, Edouard Crozier, Maurice Damon, Pierre Drevet, Thérèse Eyraud, Roger Faure, Jean-Guy Girardet, André Guillot, Jean Guillot, Marie Grange, Muriel Jacquemont, Claude Latta, Frédérique Piroche, Stéphane Prajalas, Jérôme Sagnard, Sophie Sagnard-Lefebvre, Alain Sarry, Marie-Pierre Souchon, Pierre-Michel Therrat, Gérard Vallet.

**Dépôt légal** : 4<sup>e</sup> trimestre 2004

**Impression** : Gravo-clés, 65, rue Tupinerie, 42600 Montbrison.